

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: ::

L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.
Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 8

MONTRÉAL : 10 JANVIER 1913

Abonnement : \$1.00 — 5 sous le No

Nos cousins de France

La "Revue Hebdomadaire" consacrait récemment à la jeunesse une longue et minutieuse enquête. A cette heure où partout sur la vieille terre de France s'organisent tant d'œuvres destinées à préparer les hommes de demain, l'on a voulu savoir sous quel angle la jeunesse française envisageait les grandes questions du jour, sociales, religieuses et nationales. Les réponses sont venues nombreuses, empreintes d'une sincérité et d'une cranerie toutes françaises. Et c'est en lisant le résumé qu'en a fait M. Emile Faguet que m'est venue l'idée de rechercher ce que nous, jeunes Canadiens français, nous pensons de nos jeunes cousins d'outre-mer.

Il y a quelque vingt-cinq ans, M. Henri Lavedan dans l'un des dialogues spirituels et si vrais, paraît-il, qu'il donnait alors à la "Vie littéraire", mettait en scène le jeune homme "fin de siècle" "dernier bateau" comme on disait alors. Le tableau était navrant. Absence de convictions, absence de cœur, absence d'idéal, voilà les traits caractéristiques de la jeunesse d'alors. Mais c'est aussi à cette époque que quelques jeunes gens jetaient les bases de ces admirables groupements aujourd'hui si puissants. Sous leur influence la jeunesse française a repris conscience d'elle-même et elle nous fait assister aujourd'hui à un magnifique réveil. C'est à tel point que depuis le jour où sous la néfaste impulsion des Loges, la France a commencé cette guerre impie à tout ce qu'il y a de plus vénérable, c'est de la jeunesse française, que nous sont venus les gestes de résistance les plus admirables et les plus consolants.

Ainsi, il y a quelques années un vil insulteur patronné par le gouvernement maçonnique entreprenait de jeter l'ordure sur la mémoire immaculée de la Pucelle d'Orléans. Sans la jeunesse, son audace sacrilège serait restée impunie, car peut-on voir un digne châtimant dans les protestations platoniques de quelques journaux? Mais la jeunesse était là. A peine si Thalamos a ouvert la bouche pour proférer ses injures que les étudiants l'empoignent et lui administrent une raclée aussi humiliante que richement méritée.

L'an dernier encore, la Comédie-Française mettait à l'affiche un drame dû à la plume d'un individu qui s'était jadis glorifié du titre de déserteur. Les Français allient-ils tolérer qu'on fit servir leur argent à ériger un piédestal pour des gens qui les dénigrent? Que non pas. La jeunesse était encore là et c'est grâce à ses turbulents mais patriotiques chahuts que l'on dut retirer l'œuvre de Bernstein.

Ces procédés manquent peut-être de correction. Mais quoi! lorsque l'ennemi est là qui livre aux mains de ses soudards, les plus glorieux enfants de la France, lorsque sous le patronage des ministres eux-mêmes, les Loges organisent un système de fiches lorsqu'enfin les gouvernants ne reculent devant aucune bassesse, faut-il y regarder de si près? C'est précisément parce que depuis trop longtemps les catholiques français se soucient trop de la correction qu'on les opprime ainsi. Et ce qui nous plaît le plus, dans les façons d'agir des jeunes, c'est précisément cette cranerie et cette énergie qui accusent infailliblement la spontanéité. Lorsque nous lisons le récit de ces échauffourées, nos mains se rejoignent toutes seules pour applaudir et nous nous disons: Ce sont de vrais Français: ils ont bien la "furia francesca".

Mais ces incidents et d'autres semblables ne sont que des incidents qui durent ce que durent les roses, l'espace d'un matin. Il y a d'autres faits plus significatifs. Imaginez par exemple le dévouement qu'il a fallu dépenser pour mener à bien deux œuvres telles que le Sillon et l'Association de la Jeunesse Française. Le Sillon! je sais bien que

ce groupement qui avait dès l'abord fait de si belles espérances, s'est laissé entraîner hors de la voie droite. Mais cela n'empêche de reconnaître ni les bonnes intentions des sillonnistes, ni l'admirable dévouement qu'ils mettaient au service d'une cause, qu'ils croyaient bonne. Comment s'empêcher d'admirer par exemple leur fondateur et chef Marc Sangnier? Petit-fils du grand avocat Lachaud, sa naissance et sa fortune lui permettaient, semble-t-il, de couler loin des soucis dévorants de l'action sociale une existence calme et dorée. Et c'est lui qu'on voit cependant donner tout son temps à une campagne trop souvent ingrate. C'est lui qu'on voit, lorsque le Souverain Pontife élève la voix pour lui adresser une réprimande, incliner simplement et chrétiennement la tête devant cette parole de désaveu.

Nous connaissons mieux ici l'Association catholique de la Jeunesse. Les relations qui se sont établies entre elle et le vigoureux rejeton que son exemple a fait germer sur notre sol, nous ont mis à même de l'étudier. Plus nous l'étudions, plus nous sentons l'espoir s'emparer de nos âmes que tant et de si magnifiques efforts ne sont pas prodigués en pure perte. C'est la conviction, qui se dégage de la lecture assidue de l'organe de cette Association: la "Vie Nouvelle". D'un bout à l'autre de la France, les cent cinquante mille membres qu'elle compte en son sein s'agitent en faveur de la Bonne Cause. Demain, ils entreront dans l'arène et je vous certifie qu'ils sauront s'y conduire. Que dis-je, ils y sont déjà entrés pour un certain nombre. Ne sont-ce pas en effet des membres de l'A. C. J. F., qui dirigent aujourd'hui sous l'égide de Drumont le grand journal parisien la "Libre Parole"? Ne sont-ce pas des membres de l'A. C. J. F., que Joseph Denais, Henri Bazire, Zamanski et tant d'autres qui figurent au nombre des chefs les plus écoutés des Catholiques de France? Pourtant cette Association compte à peine un quart de siècle d'existence.

On nous dira peut-être que ces Associations n'atteignent qu'une faible partie de la jeunesse française. Cela est vrai si l'on ne considère que le nombre de leurs membres. Mais leur influence s'exerce heureusement sur toute la jeunesse française. Il suffit pour s'en rendre compte de parcourir l'enquête à laquelle nous faisons tout à l'heure allusion. Toutes les réponses attestent le respect de la jeunesse française pour les idées de patrie et de religion. Et M. Faguet écrit qu'à en juger d'après cette enquête, la jeunesse partage à l'heure actuelle les idées de MM. Paul Bourget et Maurice Barrès. Ces idées nous les connaissons et il n'est aucun de nous qui ne se réjouirait de les voir prévaloir enfin dans la Mère-Patrie. C'est peut-être à la jeunesse actuelle qu'il sera donné d'en assurer le triomphe. Peut-être qu'à cette heure où plusieurs seraient tentés avec Drumont de pleurer la fin d'un monde, sommes-nous sur le point d'assister à un magnifique recommencement. Nous remercions nos cousins de France d'avoir su nous inspirer cette consolante et douce espérance.

RODRIGUE.

Euchre et Bal

Les étudiants en Droit et en Loi sous le haut patronage de M. le juge Honoré Gervais, et de Madame Gervais, donneront un euchre-bal, vendredi le 31 janvier 1913 à 8.30 p.m., à la salle Stanley, 96 rue Stanley. Encourageons-les!

Au seuil de sa deuxième étape...

(Dédié à MM. C. Bruchési et G. Lacasse.)

(C'est en janvier 1911 que l'"Etudiant" prenait son essor...)

Alors que les zéphirs, qu'un froid vif élimine,
Ont quitté tristement la rive citadine,
Je songe à l'"Etudiant" qui revoit ce tableau,
Relisant les feuillets issus de son berceau;

Ceux de la première heure, inondés de caresses,
Préludant au succès par de nobles prouesses,
Qui dorment, poussièreux, chez d'oubliés lecteurs,
Dignes d'un meilleur sort ainsi que leurs auteurs.

Puisque tes dons naissants, favorables prémices,
Gardent l'âme en sommeil de secrètes délices:
Puisqu'à l'instar d'un prisme, en ses rayons divers,

Mon oeil fier, éperdu, s'immerge de ta flamme,
Brillant "vade-mecum", égaye encor mon âme,
Moi qu'enivre ta prose et que grisent tes vers!

Oscar LERICHE, E. F. M.

LES MÉTHODES ORATOIRES D'UN GRAND AVOCAT

HENRI BARBOUX, d'après HENRI PARIZEN

Nous détachons du discours de réception de M. Henri Parizen à l'Académie les passages qui traitent des méthodes oratoires de Me Henri Barbox. On verra avec quelle scrupuleuse attention, ce maître du Barreau préparait ses plaidoyers:—

Les harangues de Me Barbox peuvent survivre aux intérêts ou aux passions qu'elles défendaient; il avait le secret d'élever la cause au-dessus d'elle-même...

Ces belles plaidoiries qui nous semblent improvisées étaient le prix d'un effort savant. Henri Barbox avait reçu au lycée d'Orléans le bienfait des humanités. Les hommes de cette génération demeuraient naïvement convaincus que savoir le latin conférerait une supériorité. Au cours de son existence absorbée par mille devoirs, Me Barbox conserva toujours jalousement en lui le trésor de latinité. "Peut-être Messieurs, sera-ce au Palais que s'attarderont les derniers humanistes. L'amour des lettres antiques est pour les avocats un devoir de piété filiale". Il est probable que le contentieux a été inventé dès la période de la pierre polie, mais l'avocat avec toutes ses vertus et aussi tous les brillants défauts qui le complètent, cette création-là c'est un produit du Forum romain.

Cicéron est le doyen de la corporation, je n'ai pas dit le patron: nul n'ignore que saint Yves représente le barreau au paradis. Cicéron, lui, exerce la dignité plus profane de bâtonnais perpétuel. On s'explique que les œuvres du vieux consulaire aient servi de bréviaire à Me Barbox. Il ne cessait de relire—dans le texte—les dialogues où sont fixées les règles du plaidoyer: "En présence d'un client, plaider contre lui la cause de l'adversaire pour l'obliger à se défendre. Resté seul, l'avocat doit examiner son affaire, en prenant l'un après l'autre trois rôles différents: le sien, celui de l'adversaire, et celui du juge. "Ainsi procédait Me Barbox. Il méditait longuement ses harangues. Les écrivait-il? Je crois bien qu'il l'a fait plus d'une fois surtout à ses débuts. Souvent dans l'ordonnance de l'argumentation, dans ces couplets si savamment arçonnés, on aperçoit la trace de la plume. Mais lorsque les points principaux avaient été mis sur le nanier, commençait pour lui le travail favori, celui qui consistait à parler. Ce n'est pas médiance de rappeler qu'il faisait fort peu de cas du silence. Afin de donner à un plaidoyer sa forme définitive, il se le récitait à lui-même. Aussi tout

lui était-il cabinet d'études. Il a composé plus d'un de ses discours sous les ombres de son domaine de Vienne-en-Val. Il aimait à prendre les sapins de Sologne pour premiers auditeurs. Un jour qu'il répétait ainsi une plaidoirie, il se crut si bien au Palais qu'il lança ses arguments à pleine voix. Son jardinier accourut: "Monsieur m'a appelé?" —"Non, mon ami, répondit Me Barbox, brusquement revenu à la réalité. Quand vous m'entendez parler tout haut, ne vous dérangez pas, je travaille". C'est un mot profond d'avocat-artiste.

Faire d'un plaidoyer une œuvre d'art, "savoir parler d'affaires en parlant français", et pour cela lire du latin le plus souvent possible, telle était sa méthode. Serait-il vrai que ce genre d'éloquence est en train de disparaître? Venons-nous reléguer parmi les vieilles modes tout ce qui faisait l'orgueil de l'avocat et les délices du juge: l'apostrophe, la prosopopée, l'allusion, la péroraison véhémentes? A notre époque fébrile les jeunes orateurs voudraient-ils aussi faire de la vitesse? "Sans rhétorique et sans toge cicéronienne l'éloquence judiciaire renierait sa noblesse native".

Dernière heure...

Nous recevons tardivement la nouvelle de la mort de notre éminent professeur, le Dr. Hervieux. Ce deuil afflige profondément tout le corps universitaire, et spécialement les étudiants en médecine.

Ces derniers se sont entendus entre eux pour ne pas chanter durant les entr'actes demain soir à l'Opéra, voulant prouver ainsi la sympathie profonde qu'ils ont à l'endroit du défunt.

Avis important

Nous tenons à avertir nos collaborateurs que tous les articles destinés à l'"Etudiant" doivent être déposés, au plus tard, le mardi soir de chaque semaine, dans la boîte aux lettres, placée dans le corridor inférieur de l'Université.

LA REDACTION.

—Et la jalousie, n'est-ce pas aussi de la vanité?

A la Santé du Doctorat!

Fantaisie à l'Eau de Seltz

"C'est par le chemin des calvaires qu'on arrive aux apothéses..."

Vers le milieu de la semaine dernière les étudiants en Médecine de quatrième année se sont réunis en une assemblée convoquée d'urgence au café des "Boyaux Engouffreurs" (Réclame gratuite) et ont pris solennellement, entre deux verres de champagne (1) et quatre bons cigares (2) bien secs, les résolutions sous-énumérées. Elles furent proposées conjointement par les confrères Côté, (3) Mousseau, (4) et Nèpveu, (5) et sur-le-champ secondées à l'unanimité. L'ami Boniface, très populaire "pour sa grande bravoure et pour sa haute taille", (6) agissait comme président, et votre humble serviteur avait été choisi greffier.

"Attendu que tous, pauvres carabins que nous sommes, nous aurons à franchir en juin prochain le dernier obstacle de notre steccple-chase universitaire, (7)

"Attendu que nous n'avons pas trop des 216,000 minutes (8) qui nous restent pour nous entraîner à ce feu trop souvent, hélas! assez brutal pour un grand nombre.

"Attendu que nous n'avons aucunement l'intention d'y gagner une asystolie désastreuse pour nous-mêmes et pour cette chère humanité, toute impatiente de se confier à nos bras protecteurs,

"Attendu que l'usage du tabac obscurcit considérablement les facultés intellectuelles, quoi qu'en disent les annonceurs des diverses marques commerciales,

"Attendu que les battements exagérés du cœur, — au sens psychique, bien entendu — alourdissent énormément la souplesse de l'esprit, (9). — Un auteur célèbre a dit quelque part avec beaucoup de vérité: "C'est souvent la même femme qui nous inspire de grandes choses et nous empêche de les accomplir".

"Attendu enfin que nous voulons passer un doctorat brillant, (10) comme onques ne s'en est vu dans notre grrrande université,

Nous, E. E. M. de Laval '13, prenons solennellement aujourd'hui, une main sur nos verres et l'autre sur notre conscience, les treize résolutions suivantes (11):

I.—Ne nous accorder aucunes distractions, même inoffensives, parce que dans ces temps de studieuse retraite, elles deviendraient criminelles.

II.—Ingurgiter quotidiennement à titre de stimulant, une bonne douille d'énergie et de fortitudine, délayées à parties égales dans un peu d'eau de Riga (encourageons nos annonceurs).

III.—Ne fumer qu'une fois par mois—de préférence le treize—et que des cigarettes qui renferment en leur boîte de petits morceaux de soie brodés. (Sous l'adresse active de doigts mignons, ils se transforment en si jolis coussins).

IV.—Décliner énergiquement toute invitation mondaine... dussent même nos chères en pleurer parfois. (12)

V.—Diviser par cent le nombre de nos visites habituelles, quittes à mettre les baisers doubles au lendemain des examens. Même calcul pour les lettres à écrire.

VI.—Laisser croître sur le versant de notre lèvres inférieure la mouche traditionnelle, histoire de nous faire une tête un peu professionnelle pour figurer dans notre cadre-souvenir. (13)

VII.—Ne lire aucuns journaux, aucunes revues; exception soit faite cependant pour les publications médicales... et l'"Etudiant". (14)

VIII.—Prendre régulièrement notre douche matinale, telle que conseillée dans l'"Universitaire", afin de dégrasser les parties anatomiques de nos personnalités respectives et de dépouiller le vieil homme paresseux et nonchalant. (15)

IX.—Ne nous permettre plus qu'une visite à l'Opéra: celle de demain soir, car il ne faut tout de même pas laisser passer une aussi belle occasion de nous affirmer gais copains, joyeux carabins.

X.—Ne nous mêler au tapage électoral qui s'en vient, chez nous, que pour crier du plus profond de notre cœur... et de nos alvéoles pulmonaires mille et un bravos frénétiques à notre cher président sortant de charge.

XI.—Ne plus briser ni barreaux de chaises, ni tables, ni bancs, (16) ni pupitres, etc., nous rappelant que l'hôpital n'est pas nécessairement l'endroit où doivent se faire fractures et déchirures, mais bien plutôt celui où elles se réparent.

XII.—Offrir officiellement des remerciements sincères au sympathique poète des primaires pour les vers délicats qu'il nous a adressés (17) et nous efforcer, dans la mesure de l'impossible, de réaliser complètement ses bons et bienveillants souhaits.

XIII.—Envoyer copie des présentes à tous les journaux, afin que celles et ceux que la chose intéresse, soient avertis de nos récentes décisions. Ces dernières entreront en vigueur le jour de leur promulgation."

Dont acte.

RODILLARDUS EN SON FROMAGE.

Secr. ad hoc.

Après lecture et relecture de ces résolutions, l'assemblée approuva encore à l'unanimité (18) la suggestion suivante, faite par le camarade Provost:

Que tous ceux qui n'accompliront pas intégralement et minutieusement le règlement qu'ils viennent de se donner eux-mêmes, qu'ils soient "athanèmes!"... et qu'ils soient forcés de conjuguer 13,000 fois, sangsues sous une aisselle et ventouses sous l'autre, le verbe "doctorare" (forme négative), car ceux-là "non doctorabunt".

Puis on se sépara au chant de "Carabin, Carabine", enlevé avec un enthousiasme pas indéscribable.

Ceux qui désireraient avoir de plus amples détails sur cet événement sont priés de s'adresser à

BISTOURI.

No. 914, 13ième Avenue.

Cité d'Esculape.

(1) On célébrera encore la lecture de "Mignon ne abandonne pas la rose..." pourvu qu'on se borne à consulter les chapitres où nous traitent amplement de la gémologie, de la géométrie, etc... (12) Afin de rendre, en riant, ainsi le corps l'esprit plus souple et plus dégrasé, dirait simplement Briquet.

(13) Bien sûr qu'il en coûte parfois. (14) Cf. l'"Etudiant", 30 Déc. 1912. 2me page. (15) Encore un mot. Puisse-t-on être un peu et toujours à l'ambulance, le doctorat de nos jours...

FIN

L'emcombrement des professions libérales

Il n'y a pas qu'au Canada que l'on se plaint de l'emcombrement des professions libérales. A Paris, aussi, il y a pléthore. Les amphithéâtres des Facultés de droit, de médecine sont encombrés. Les étudiants dans les hôpitaux sont tellement nombreux autour des professeurs que c'est tout un problème pour approcher du lit des malades. Et cependant toute la jeunesse d'aujourd'hui, les prolétaires intellectuels, comme on les nomme, se précipite vers les carrières libérales.

On a eu beau renforcer les examens, rien n'y fait. Il a aujourd'hui plus de 40,000 étudiants, dont 5,600 étrangers et 3,900 étudiants.

Les médecins se comptent par milliers. Les avocats sont encore plus nombreux. Cet encombrement pousse les médecins (pas tous, heureusement!) au charlatanisme, et, au lieu de voir comme autrefois les malades s'adresser à la presse pour demander



BAZAR DU VOYAGE

452 Rue Sainte-Catherine Est
VIS-A-VIS DUPUIS FRERES

Valises, malles, sacs de voyage les plus choisis et les plus variés. Nécessaires de Toilette pour dames et messieurs. Boîtes à bijoux, boîtes à ouvrage, porte-musique, enfin tous les articles en cuirs de fantaisie pour cadeaux. La maison se fait une spécialité de sacoches et de porte-monnaies pour dames. Vous trouverez là, le plus grand assortiment de Montréal dans ce genre de Marchandises.

SEULE SUCCURSALE SUR LA RUE SAINTE-CATHERINE EST DE LA MAISON
"LAMONTAGNE LIMITEE"

J. A. JOUBERT, Gérant.

A. E. Ste-Marie Ltée.

ANGLE SAINTE-CATHERINE ET AMHERST

Fourrures, Chapeaux, Cravates,
Cols, Gants, BERETS, Etc., Etc.

N. B. - 10 p.c. d'escompte aux ETUDIANTS sur présentation de leur carte d'identité

"Rentiers en 20 Ans" ETUDIANTS DE LAVAL

Déposez vos économies à

La Caisse Nationale d'Economie

(Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria, ch. 93). Capital inaliénable accumulé : \$700,000. Versements mensuels : 25 ou 50 centins.

Les membres de la Caisse Nationale d'Economie, retireront chaque année, après 20 ans de sociétariat. Dix ou même quinze fois plus de revenus, sur leur placement, que si, individuellement ils avaient placé leur argent à intérêt composé. La rente qui leur sera payée, leur vie durant, est INCESSIBLE et INSAISSISSABLE.

Pour renseignements :

ARTHUR GAGNON, administrateur, 296 Boulevard Saint-Laurent, Montréal.

L' "ETUDIANT"

EST EN VENTE AUX
ENDROITS SUIVANTS

LE RESTAURATEUR DE LAVAL
LIBRAIRIE SAINT-LOUIS,
288, rue Sainte-Catherine Est,
MILLOUX & FRERES, 252, rue Saint-Denis
J. PONY, 271, rue Sainte-Catherine Est
DEOM & FRERE, 71, rue Sainte-Catherine Est
C. A. BOLTE, 298, rue Sainte-Catherine Est
(coin Saint-Denis).

NOUVEAUX DEPOTS

M. AIME LAVOIE, Coin Rachel et Coloniale
MM. GUENETTE, SENEAL, St-Denis
M. DUMONT, St-Denis (Près Mont-Royal),
M. J. H. LANGEVIN, Coin Marie-Anne et Berri

un bon médecin, ce sont les médecins qui, à coups de réclame, cherchent le malade riche pour le guérir.

Et les avocats? Ils rabattent la clientèle comme on rabat le gibier, ils plaident au rabais, etc... Ah! les avocats sans cause, les médecins sans clientèle!!! Le temps ne nous semble pas trop éloigné où il y aura deux fois plus de médecins que de malades, et où chaque inculpé trouvera à bon compte deux avocats pour le défendre.

Plaideurs et malades n'en seront pas moins condamnés.

F. X. Leublet DUPLESSIS.

PEUR DE VIVRE

On veut jouir pour soi, on veut transmettre la jouissance avec la vie, on aime, mieux tarir la vie que restreindre sa propre jouissance ou celle de ces êtres, de cet être trop souvent unique, qu'on aime d'une tendresse aveugle et basse.

(Conférence 1894).

Mgr. D'HULST.

V. Notes, II p. 3.

En tout, dans le bien comme dans le mal, il faut remarquer la solidarité des appétits. Un estomac plein de boissons et de viandes nous dispose à la luxure, tandis que la modération nous apaise partout et nous rend capables de continence et de modestie.

J. SIMON.

OXYGENE

Chimiquement pur pour l'usage
médicinal

Fourni en cylindre avec inhalateur

Pharmacie Laurence

Coin ST-DENIS et ONTARIO, Montréal

"LE PHOTOGRAPHE CONNU"



249 RUE SAINTE-CATHERINE EST
Près Sanguinet, MONTREAL.

TELEPHONE: Bureau Est 5556
Rés. Est 229

MAISON BOLTE

ANGLE DES RUES SAINTE-CATHERINE ET ST-DENIS.

MM. les Etudiants y trouveront de la crème à la glace pour eux et d'excellents chocolats pour "elles"

JOHN GERACIMO

320 RUE SAINTE-CATHERINE
près de la rue Saint-Denis.

Le Restaurant populaire où les Etudiants reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise!

TEL. BELL EST 4683.

Les gâteaux, ou l'influence de la bonne dans le bonheur

Depuis deux ans, je suis l'ami de Marie. Marie est une gentille jeune fille très aimable et très jolie. Je la vois souvent et jamais le moindre désaccord n'est venu nous séparer.

En deux ans, n'est-ce pas, que de choses l'on se dit, que de secrets l'on se livre! Quelquefois elle est réservée, pleine de réticences; mais par contre, d'autres tantôt, elle semble avoir besoin de s'épancher, et alors les confidences vont grand train. J'ai vu beaucoup ces instants d'abandon qui resserrent notre intimité, en me livrant le fond de son être, me prouvent qu'elle me considère comme vraiment son ami.

C'était dans un de ces bons moments. Au cours de la conversation, je dis:

— "J'ai rencontré aujourd'hui votre ami Pierre.

— "Oui? Il y a longtemps que je ne l'ai vu."

— "Est-il fâché?"

— "Hum!... Non... je ne crois pas..." Mais elle ne paraissait pas convaincue et sa voix dénotait un mystère qui ne demandait qu'à être éclairci. Nous en étions aux confidences, ai-je dit. En outre, je suis curieux; j'ai ce défaut. Je bavardai donc:

— "Pourquoi serait-il fâché? Une petite aventure, je suppose?"

— "Vous me promettez de n'en jamais parler?"

— "Oui, naturellement: on promet toujours, c'est usage. Quant à tenir, vous voyez ce qu'on en fait."

— "Un soir, continua-t-elle, Pierre veillait à la maison avec quelques amis. Le thé était servi lorsque je m'aperçus qu'il n'y avait plus de gâteaux. Je m'excuse, prends le plateau et m'apprête à descendre en chercher, lorsque Pierre me dit: "Si vous le permettez, je vais vous accompagner". "Je n'ose refuser, et je réponds: "Si ça vous fait plaisir". En bas, rien d'anormal. Je remontais quand Pierre me barré la route. "Je suis venu avec vous; il me faut ma récompense". Et il se met en devoir de m'embrasser. Brusquement, de ma main libre, je le gifle et remonte prestement au salon. Depuis cette soirée, il ne m'a donné aucun signe de vie".

— "Aussi, pourquoi l'avoir traité ainsi? Il ne voulait pas de mal. Au contraire, il vous donnait une marque d'estime".

— "D'abord, lui, je ne l'ai jamais aimé. Ensuite, vous savez quel cas je fais des gens trop entreprenants".

Dans le fond, je riais beaucoup de l'aventure de Pierre. C'était un rival. Et je trouvais la leçon bien méritée. Vouloir voler un baiser, quelle audace! Car je venais de sortir du collège et j'étais d'une timidité qui me rendait vraiment malheureux. Non, ce n'est pas moi qui aurais osé et j'étais certain que le chapitre des gens entreprenants ne m'était pas dédié.

Mais tout change ici-bas. Moi aussi j'ai évolué. Ma timidité s'est évanouie au contact du monde. C'est naturel. Je suis maintenant de la classe des entreprenants, et, comme mon ami Pierre, je saisis toutes les occasions de voler.

Marie surtout excite mes convoitises de larron. Dame, un étudiant n'est pas de bois! Et l'on ne voit pas, durant deux ans, à sa portée, de jolis joues satinées et des lèvres biens roses sans que le désir ne s'allume d'y frôler sa moustache et d'y cueillir un baiser; l'on ne sent pas la tiédeur d'un jeune corps frissonnant sans que nos bras ne s'ouvrent d'eux-mêmes pour l'étreindre. Aussi j'étais décidé à courir toutes mes chances. Si les gâteaux pouvaient donc manquer une bonne fois!

Un soir qu'elle était tout-à-fait de bonne humeur, je lui fis comprendre que j'aimerais beaucoup aller chercher des gâteaux avec elle. Elle ne se révolta pas, mue par une farouche indignation,—ce qui me fit croire qu'elle aussi était changée. Elle sourit et me dit, moqueuse:

— "Vous savez, je ne vous giflerais pas". C'était provocateur. Elle acceptait donc?

Je touchais enfin au bonheur! Et je me rappelais toutes les définitions que j'avais lues du baiser, une communion, un bruit d'abeilles, un secret, et que d'autres choses! Et j'avais des gâteaux, croyant déjà tenir l'exquis que j'allais croquer sur ses lèvres! Et

Le long du chemin

Le long du chemin s'amuse l'enfance.
"Chante, grande soeur! Protège nos pas!"
Mais la soeur, un soir, porte sa romance
A d'autres foyers qu'on ne connaît pas.

Le long du chemin, la jeunesse danse.
Oh! la chère main qu'on tient dans sa main!
Et la bien-aimée en soi-même pense
Au rival heureux qui l'aura demain.

Le long du chemin, passé la trentaine:
On cherche un baiser quand vient la moisson.
Le sémur d'amour récolte la haine,
Le cœur se déchire à chaque buisson.

Le long du chemin, qui frappe à la porte?
C'est une compagne—oh! la douce voix!—
C'est une compagne, et l'hiver l'emporte,
Et l'on reste seul, chargé de sa croix.

Le long du chemin, vieillard, fais ton somme!
N'as-tu pas l'enfant pour t'aimer enfin?
On cherche l'enfant, et l'on trouve un homme
Qui s'en va manger ailleurs votre pain.

Le long du chemin, c'est la soixantaine:
On refait, vieillard, les pas du gamin.
On creuse une fosse, on y met sa peine,
Et l'on meurt, pieds nus, le long du chemin.

Maurice BOKAY.

Chansons d'amour.

Mon Courrier

JACQUES NORMAND.

La lutte électorale étant depuis assez longtemps terminée! vous comprendrez que votre article manque d'actualité et que nous ne pouvons publier.

DESRAT.

Impossible de reproduire, votre envoi n'étant signé que d'un pseudonyme.

PAUL HYEDRE.

Nous ne pouvons insérer maintenant vos vers, nous verrons plus tard. Nous serons heureux de vous voir nous continuer votre collaboration.

UN ETUDIANT.

Nous n'avons pas eu le bonheur de lire l'article en question.

Jean D'ISCRET.

RIRE

Riez! Que le trop-plein de votre jeunesse s'échappe en gaieté! Il faut aimer à rire: le rire est sain, il verse l'oubli des maux humains, il est un baume pour les blessures du cœur; il facilite et abrège la route. Riez donc! être un peu fou est de votre âge, et les éclats sonores de votre gaieté, comme le chant des oiseaux au printemps, est un des charmes de la nature.

Abbé Paul BARBIER.

VOULOIR

Quoiqu'on en dise, lorsqu'on "veut" quelque chose ici-bas, avec suite, avec opiniâtreté, on parvient presque toujours à réaliser ce quelque chose. Seulement, il y a très peu d'êtres qui savent ce que c'est que "vouloir", quelle somme d'énergie, de persévérance, de renoncements divers suppose ce mot.

"Duel d'Ames".

(Victor FAVET).

Ce journal est publié par la Société de Publication Laval.

Rédaction.—Noël Fauteux.

Administration.—J. B. Maudeville

Adresse:

"L'Etudiant".

Université Laval.

Montréal.

J'en offrais! Et j'insistais! S'ils pouvaient les manger, tous, tous! Elle ajouta:

— "Mais je ne descendrai jamais avec vous. Faites-en votre sacrifice, car c'est la bonne qui monte les gâteaux à présent. Si vous insistez, vous aurez affaire à elle".

Louis VEILLEHAUT.

Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660

288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 13 JANVIER 1913

"LE PETIT JACQUES"

THEATRE-NATIONAL

SEMAINE DU 13 JANVIER 1913

"Le monde où l'on s'ennuie"

Notre Feuilleton. No 7
JACQUES VINGTRAS
L'ENFANT
par Jules Vallés

(Suite)

Je les vis disparaître.

Ma jalousie veillait. J'entendis tourner la clef.

Elle me mordit le cœur, cette clef! J'écoutai, je fis le guet. Rien! rien! Je sentis que j'étais perdu. Je rentrai dans la salle du festin, et je bus pour oublier.

Je n'osai plus regarder l'oncle Joseph en face depuis ce temps-là. Cependant quand il vint nous voir, la veille de son départ, pour Bordeaux, il ne fit aucune allusion à notre rivalité et me dit adieu avec la tendresse de l'oncle, et non la rancune du mari!

Il y a aussi ma cousine Apollonie; on l'appelle la Polonie.

Chère cousine! grande et lente, avec des yeux bleu de pervenche, de longs cheveux châtain, des épaules de neige; un cou frais, que coupe de sa noirceur luisante un velours tenant une croix d'or; le sourire tendre et la voix traînante, devenant rose dès qu'elle rit, rouge dès qu'on la fixe.

Je reste quelquefois longtemps sans la voir, elle garde la maison au village, puis elle arrive tout d'un coup, un matin, comme une bouffée.

"C'est moi, dit-elle, je viens te chercher pour t'emmener chez nous! Si tu veux venir!" Elle m'embrasse! Je frotte mon museau contre ses joues roses et je cours ramasser mes hardes et changer de chemise.

Je mets une cravate verte et je vole à ma mère de la pommade pour sentir bon, moi aussi, et pour qu'elle mette sa tête sur mes cheveux!

Mon paquet est fait, je suis graissé et cravaté; mais je me trouve laid en me regardant dans le miroir, et je m'ébouriffe de nouveau. Je tasse ma cravate au fond de ma poche et je cours la rejoindre.

Le garçon d'écurie a donné une tape sur la croupe du cheval, un cheval jaune, avec des touffes de poils près du sabot; c'est celui de ma tante Marion, qu'on enfourche quand il y a trop de heurte à porter ou de fromages bleus à vendre. La bête va l'amble ta ta ta, ta ta ta! toute raide; on dirait que son cou va se casser, et sa crinière couleur de mousse roule sur ses gros yeux qui ressemblent à des coeurs de moutons.

La tante ou la cousine montent dessus comme des hommes, les mollets de ma tante sont maigres, comme des fuseaux noirs, ceux de ma cousine paraissent gras et doux dans les bas de laine blanche.

Hue done! Ho, ho!

C'est Jean qui tire et fait virer le cheval; il a eu son picotin d'avoine et il hennit en retroussant ses lèvres et montrant ses dents jaunes.

Le voilà sellé.

"Passez-moi Jacquinon", dit la Polonie, qui est parvenue à abaisser sur ses genoux sa jupe de futaine et s'est installée sur le cuir luisant de la selle. Elle m'aide à m'asseoir sur la croupe.

J'y suis!

Mais on s'aperçoit que j'ai oublié mes habits roulés dans un torchon sur la table d'au-

berge pleine de ronds de vin cernés par les mouches.

On les apporte.

"Jean, attachez-les. Mon petit Jacquinon, passe très bas autour de ma taille et serre-moi bien".

Le pauvre cheval a le tricotement sec et les os durs; mais je m'aperçois à ce moment que ce que dit la fable qu'on nous fait réciter est vrai.

Dieu fait bien ce qu'il fait.

Ma mère en me fouettant m'a durci et tanné la peau.

"Serre, je te dis! Serre-moi plus fort!"

J'ai un peu desserré les bras dans la rue Saint-Jean. C'est par là que passent les bestiaux, et nous allons au pas. J'étais tout fier. Je me figurais qu'on me regardait, et je faisais celui qui sait monter; je me retournais sur la croupe en m'appuyant du plat de la main, je donnais des coups de talons dans les cuisses et je disais hue, comme un maquignon.

Nous avons traversé le faubourg, passé le dernier bourrelier.

Nous sommes à Expilly!

Plus de maisons! excepté dans les champs quelques-unes; des fleurs qui grimpent contre les murs, comme des boutons de rose, le long d'une robe blanche; un coteau de vignes et la rivière au bas,—qui s'étire comme un serpent sous les arbres, bornée d'une bande de sable jaune plus fin que de la crème, et piquée de cailloux qui flambent comme des diamants.

Au fond, des montagnes. Elles coupent de leur cèdre noire, verdie par le poil des sapins, le bleu du ciel ou les nuages traînent en flocons de soie; un oiseau, quelque aigle sans doute, avait donné un grand coup d'aile et il pendait dans l'air comme un boulet au bout du fil.

Je me rappellerai toujours ces bois sombres, la rivière frissonnante, l'air tiède et le grand aigle...

J'avais oublié que j'étais le cœur battant contre le dos de la Polonie. Elle-même, ma cousine, semblait ne penser à rien, et je ne me souviens avoir entendu que le pas du cheval et le beuglement d'une vache...

(A Suivre)

La gymnastique est l'antidote du travail exagéré de l'esprit.

x x x

—Une femme peut-elle jamais aimer un homme qu'elle aura vu grossier une fois.—MERIMÉE.

x x x

On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur.—VAUVENARGUES.

x x x

—Chez les riches, un homme qui s'amuse "fait des bêtises". Il est ce qu'on appelle en souriant, un garçon qui force les parents à écorner le capital, devient un mauvais sujet, un gueux, un drôle.—GUY DE MAUPASSANT.

x x x

Le succès n'appartient pas toujours aux justes, et il ne justifie jamais les coupables.

J. SIMON.

Le tabac et la jeunesse étudiante

L'auriez-vous cru? Le cigare, que vous vous mettez dans la bouche, est un puissant préservatif contre le... choléra!

Voilà tout de même une nouvelle qui a dû réjouir les adorateurs de Nicob. Et ils sont nombreux parmi les étudiants. Jusqu'à ce jour ils avaient fumé par occasion ou par habitude; à l'avenir ils fumeront par devoir et par principe: l'usage du tabac, qui jusqu'à présent n'était pour eux qu'un passe-temps, aura désormais sa "raison d'être" pratique.

Malheur à qui leur dirait: "Ne fumez pas! Le tabac est un poison qui ruinerait votre corps et votre intelligence, et qui vous tuera bien avant le... choléra!" Celui-là risquerait de passer pour un importun ou un arriéré...

N'empêche, ami lecteur, que celui-là aurait grandement raison, surtout s'il tentait de le prouver ce qu'il avance: Essayons.

Qu'est-ce donc que le tabac? Le tabac est "une de ces substances qui contiennent des alcaloïdes, et que l'on emploie pour produire une excitation qui devient agréable par la force de l'habitude". (1) L'alcaloïde contenu dans le tabac est la "Nicotine", qui est un "poison violent": il suffit d'une goutte dans l'œil d'un chat pour le tuer instantanément!

Un cigare contient de 10 à 15 milligrammes de nicotine, parfois plus, parfois moins, suivant la qualité du tabac. Tandis qu'il brûle, la nicotine se volatilise et pénètre dans la gorge avec la fumée. Le même cigare en se consommant donne aussi naissance à d'autres substances toxiques, comme: l'ammoniaque, le cyanogène, l'oxyde de carbone, l'acide sulfhydrique et d'autres produits de la combustion incomplète, pétrole, lutidine, parvoline et collidine". (2)

On peut donc conclure scientifiquement qu'après avoir fumé un cigare on s'est introduit dans l'organisme de 6 à 10 milligrammes de nicotine et d'autres substances malfaisantes. (3)

Voilà ce qu'est le tabac: un poison! Et les fumeurs de Laval et d'ailleurs le savent, mais par suite d'une indifférence inexplicable presque aucun d'eux ne semble s'en soucier. "Je ne fume pas beaucoup: un paquet de cigarettes ou une couple de cigares par jour, vous assurent-ils". Ils vous soutiennent toujours avec un aplomb imperturbable qu'à eux "ça ne fait aucun tort". Même, s'ils s'aperçoivent un jour que leur esprit ne se concentre pas aussi facilement qu'autrefois, qu'ils sont devenus dyspeptiques ou nerveux, excessivement nerveux, parfois neurosthéniques, ils conviendront rarement que ces effets désastreux sont causés par leur vilaine passion.

Lecteur sceptique, veux-tu quelques opinions d'hommes qui ont étudié et catalogué ces effets du tabac?

Le docteur Seaver de l'Université de Yale, affirme, après de nombreuses observations "qu'aucun jeune homme ne peut fumer sans se causer à lui-même un sérieux préjudice".

Le docteur Arthur Reader dit dans un ouvrage intitulé: "Study and Stimulants": "Pour ce qui est des jeunes gens, fumer leur est préjudiciable de quelque manière qu'ils le fassent. Le tabac leur empoisonne le sang et débilite leur esprit".

"Il est reconnu, déclare Conwel, savant philanthrope américain, que l'usage excessif du tabac occasionne le catarrhe nasal, des plaies à la gorge, des cancers à la bouche, au larynx, et dans l'estomac, la dyspepsie nerveuse et les maladies du cœur; nuit à l'intelligence, excite les nerfs, affaiblit les nobles aspirations, débilite la vigueur du cerveau et empêche le développement des facultés mentales".

Le professeur Spencer, du Spencerian Business College, assure que les effets du tabac sont "une débilitation des nerfs, une faiblesse mentale et une générale dégénération physique et morale".

Enfin, le professeur J.-A. Kellogg rend le témoignage suivant: "Aucun vice ne produit des effets qui se transmettent plus sûrement à la postérité. Les fils de fumeurs se voient privés de leur légitime patrimoine et entrent dans la vie avec un organisme débilite, avec un système nerveux prédisposé aux maladies, et ils sont destinés à une décadence prématurée".

Devant ces leçons si terribles de la science, ne faut-il pas se rendre à l'évidence que

l'usage du tabac doit être réglé par la modération et la prudence et que l'abus doit être condamné énergiquement? Alors ne serait-il pas opportun d'entreprendre à Laval une campagne énergique dans ce sens?

O, toi, jeune étudiant, qui te lèves en fumant, qui te rends aux cours en fumant, qui en sors en fumant, qui étudies en fumant, qui mangerais volontiers en fumant si la chose était de mode, toi, qui t'endors même parfois en fumant, toi qui abuses du tabac, cesseras-tu de l'infiltrer dans les veines, ce venin nouveau genre? Oublies-tu qu'il ne t'est pas permis de prendre plaisir à te tuer ainsi un peu tous les jours? La santé que tu épouises, les facultés que tu éteins ne t'appartiennent pas à ce point. Tu le sais: nul ici-bas n'a le droit d'organiser sa vie à part! Tôt ou tard nos faiblesses et nos fautes ont leur répercussion sur le prochain.

Laisse donc le tabac. Laisse aux fainéants ce "complément indispensable des vies oisives": (4) Il ne faut à la jeunesse, pour mener à bien la grande entreprise de l'avenir, d'autres compléments que son activité, ses aspirations, et ses rêves!

Laisse le tabac aux hommes usés qui ont besoin d'un excitant. La jeunesse a son sang généreux et ses enthousiasmes fougueux qui doivent lui suffire! Laisse le tabac aux vieillards dont la tâche est finie et qui aiment à enfumer leurs pensées pour se donner l'illusion de la vigueur et oublier le temps qui les emporte. La jeunesse c'est la tâche qui commence dans le printemps: Alors dans la nature le ciel est clair et brillant. Au firmament de la vie, même à vingt ans, il y a toujours assez de brume sans l'obscurcir davantage en y faisant passer... des bouffées de tabac!

Docteur LEBONSANG!

(1) G. Sand.

Bienheureux les frileux!!...

C'est étonnant de voir à l'Université Laval, tant d'étudiants qui craignent l'air pur quand il est un peu froid. Craignent-ils, les malheureux, que leur cervelle gèle, par une heure dans un appartement aéré! Ça en a tout l'air. Pas plus tard que samedi, jour de rentrée chez les E. E. D., on en a eu l'exemple. L'Université ne lésine pas sur le charbon, si elle ménage le salaire d'un bibliothécaire, à la Faculté des Arts. Il faisait une température de 75° Fahrenheit. C'était suffoquant. Et malgré tout, il y avait, dans le grand corridor des frileux collés le long du calorifère. C'étaient les forts en thème, qui réchauffaient leur enthousiasme pour leur chers classiques.

Le dernier numéro du "Pays" les avait transis. Dans la salle du cours, deux malins, habitués du gymnase (Lasnier) sans doute, avaient cru très sage de renouveler l'air surchauffé. Maître Beaugard, (George de son petit nom) fait son entrée, renifle un peu, a subitement la notion d'un courant d'air pur dans la salle empestée, et se précipite aux fenêtres entr'ouvertes.

"Fermons les fenêtres", crie-t-il; en montant à l'abordage. Nos cervelles! Nos cervelles!

Pauvre ami! Il en est encore à s'imaginer que c'est par la tête qu'on prend le rhume. Il ignore que l'air froid, entrant en contact avec l'air chaud, descend le long du mur jusqu'à terre où il s'étend en courbes horizontales. Pauvre ami, c'est pas la tête qu'il faut protéger, à moins que ton imagination soit éteinte. Ce sont les pieds qu'il faut envelopper—chaudement,—dans une chaussure de DUSSAULT, rue Sainte-Catherine, près Saint-Denis.



—L'"Etudiant" est vendu à un trust américain?

—Tu m'en diras tant! Tiens, prends donc une bouteille d'EAU DE RIGA! Cela te rééquilibrera l'estomac. L'"Etudiant" est solide comme le roc de Saint-Pierre, et l'Eau de Riga est pure comme le Frapin de Bissonnette. (Tancrede) pour Alice.

La Dame aux Camélias

PIECE EN 5 ACTES PAR A. DUMAS FILS

Nous espérons que cette bonne Marguerite Gauthier finira, un de ces soirs, par mourir effectivement et que ses camélias se faneront dans l'herbier des directeurs de théâtre.

Ces crises de larmes, ces sanglots, ces hoquets passionnels n'émeuvent guère plus que les jeunes filles de seize ans, accompagnées de leur vénérables et dignes mères qui retrouvent peut-être dans ces scènes d'alcôve le souvenir mélancolique de leur jeunesse morte.

Les lorettes nombreuses, empanachées et rutilantes, qui encombrant les loges et les fauteuils d'orchestre trouvent le drame vécu et les godelureaux qui les escortent rigolent joyeusement aux endroits dramatiques.

Mais l'exhibition de cette vieille chose défraîchie rapporte toujours de la grosse galette. Alors...

Enfin, puisque l'on y tient tellement, qu'on nous serve ce mets, maintes fois réchauffé, dans des plats attrayants: que l'on soigne la distribution; que les acteurs fassent oublier par leur talent l'ennui immense qui émane de la pièce seule.

On pouvait s'attendre à mieux de la part de M. Scheler qui tient un rôle (Armand Duval) qui n'est plus de son emploi; d'aucuns se sont imaginé, en entendant le héros parler de son père, voir arriver ce dernier sur une chaise roulante, les jambes dans du coton, perclus de goutte et fourbu de rhumatismes, car, à en juger par l'âge de son fils, ce bonhomme devait être pour le moins centenaire.

Quel étonnement fut le nôtre en voyant entrer, par la gauche, la perruque blanche de M. Lombard qui incarne Laval Père. Bien conservé, le paternel. Trop bien peut-être.

M. Robi jette aux frises la chanson à boire d'une voix égrillardes qui n'est pas sans charme. Prudence l'accompagnait au piano et

mon voisin de fauteuil, qui paraissait avoir l'ouïe récalcitrante, voulait absolument que l'instrument fût ventriloque, car le son, disait-il, semblait sortir d'ailleurs. Saint-Gaudens est un rôle ridicule qui fut joué au naturel.

M. le comte de Giray a une bien belle pelisse!...

M. Chanot est un Varville très sympathique et nous nous expliquons mal l'hostilité de Marguerite à son égard. Le véritable Armand Duval c'est M. Chanot qui possède des qualités sérieuses que l'on n'a pas encore songé à mettre à profit.

Mme Vhéry nous donne une Marguerite Gauthier intéressante; Mme Degraze une Prudence à jeter par la fenêtre; Mme de Luys arbore une toilette tapageuse et de fort mauvais goût. Mme Demons et M. Pelletier sont de gentils amants.

Les décors affectent des airs grands seigneurs et l'orchestre écorche des morceaux variés...

Charmante soirée!...

G. du FLÛTE.

A L'OPERA

On joue demain soir, au "Majesty" Lakmé, pour la première fois, peut-être, la dernière.

Ce sont les étudiants en Médecine qui organisent cette soirée.

Nous ne doutons pas que la fête aura un plein succès, car la distribution est de tout premier ordre.

Nous aurons le plaisir d'y applaudir Mme Scotney dans le rôle-titre et MM. Comal et Iluberty.

En avant, carabins... et "carabine"!

Le malaise qui suit l'orgie est un signe que la nature outragée se venge; et toute débauche est un suicide qui communique; elle est l'invisible courant souterrain qui mine et reverse tôt ou tard les fondations de l'édifice.—BLACKIE.



LA FORME LA PLUS PURE
SOUS LAQUELLE LE TABAC
PEUT ÊTRE FUMÉ.

Lancet.

(1) Ramon: Les ennemis du succès, p. 65.

(2) Op. Cit., p. 66.

(3) La cigarette est aussi dommageable sinon plus à cause du grand nombre qu'on fume et de la fumée qu'on aspire presque toujours.